

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison(42)

N°23 juillet 1985

- p. 2 Il y a quarante ans : la libération des camps
de concentration et des camps de prisonniers
de guerre. Témoignages pour l'Histoire. Claude LATTA
- p. 5 La libération des camps. Violette MAURICE
- p. 8 Carte des camps de concentration de l'Allemagne
nazie.
- p. 9 Koenigsberg-sur-Oder : témoignage. Marie-Louise BORDET
- p.11 Buchenwald - Commando de Schönebeck :
témoignage. Maurice FALISSARD
- p.14 Souvenirs : en avril 1945, on revient
d'Allemagne. André MASCLE
- p.19 Mon retour de captivité. Jean CHAMBON
- p.22 Bibliographie forézienne.

Comme nous l'avions annoncé dans notre n°21 la couverture de
VILLAGE de Forez s'orne désormais d'un dessin original exécuté
spécialement pour notre bulletin par Marie-Michèle Plagne.

Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre social de Montbrison, rue des Clercs.

Directeur de la publication : Claude LATTA.

Courrier-coordination : Joseph BAROU.

Dépôt légal : troisième trimestre 1985.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la
Loire.

Courrier, abonnement : écrire à

VILLAGE DE FOREZ
CENTRE SOCIAL
B.P. 68
42600 MONTBRISON

Il y a quarante ans :

*La libération des camps de concentration
et des camps de prisonniers de guerre
Témoignages pour l'Histoire*

Il y a quarante ans, l'Allemagne nazie capitulait. Cette capitulation sans conditions du III^e Reich était le résultat d'une double offensive victorieuse des Alliés :

- A l'ouest, les armées américaines, anglaises et françaises, commandées par le général Eisenhower, avaient franchi le Rhin en mars 1945. Elles progressèrent ensuite rapidement vers l'Elbe où les Américains s'arrêtèrent, attendant la jonction avec les Soviétiques qui eut lieu le 25 avril à Torgau.

- A l'est, l'armée rouge, commandée par le Maréchal Joukov, occupait Berlin le 2 mai. Hitler s'était suicidé, deux jours auparavant, dans le bunker souterrain de la Chancellerie.

L'amiral Doenitz, successeur éphémère du Führer, ordonna à ses troupes de capituler. La capitulation fut signée le 7 mai à Reims, au Q.G. du général Eisenhower, le 8 mai à Berlin, au Q.G. du maréchal Joukov,

Au fur et à mesure que progressaient les armées alliées à travers l'Allemagne, les déportés et les prisonniers de guerre étaient libérés.

*

* *

La défaite du nazisme marquait la fin de l'extermination pour tous les survivants des camps de concentration, pour ceux qu'André Malraux appelle "nos frères dans l'ordre de la Nuit" ¹ ; pour leurs libérateurs, c'était la révélation de l'horreur : certes ils savaient que les camps de concentration existaient (ils avaient été créés dès 1933 pour les opposants allemands à Hitler) ; mais ils n'avaient imaginé ni l'absolue perversité du système, ni l'étendue du génocide,

Trois résistants, qui furent déportés, ont accepté, quarante ans après, d'évoquer pour *Village de Forez* la libération des camps et de nous donner leur témoignage personnel : Violette Maurice, fondatrice à Saint-Etienne du mouvement 93, déportée à Ravensbrück puis à Mauthausen ; Maurice Falissard, de Rive-de-Gier, membre d'Action Sol, déporté à Buchenwald ;

¹ André Malraux : discours du 19 décembre 1964, transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, dans *Oraisons funèbres*, Gallimard, 1971, p.136.

Marie Louise Bordet, de Saint-Etienne, membre de l'Armée Secrète, déportée à Koenigsberg-sur-Oder.

Ils nous racontent comment ils ont vécu cet événement avec, parfois, en rédigeant leur témoignage, le sentiment qu'ils avaient du caractère intransmissible de la réalité concentrationnaire, Mais, à les lire, notre émotion leur dit que leur témoignage nous informe et nous touche ; il sert encore la cause pour laquelle ils se sont battus : à l'heure où le fascisme relève la tête, leur récit nous rappelle à quel mépris de l'homme il conduit, quel héroïsme il a fallu aux déportés pour rester simplement des hommes dans un système inhumain, quels furent les sacrifices consentis par ceux qui ont lutté pour que nous puissions être libres.

Dans le département de la Loire, 875 personnes furent déportées : 544 résistants, 29 "politiques", 25 otages, 247 juifs, 11 "droit commun" et 19 "indéterminés" ²La moitié d'entre eux ne sont pas rentrés (80 % parmi les Juifs déportés dans les camps d'extermination). La tragédie de "Nuit et Brouillard" appartient aussi, on le voit, à l'histoire locale.

*

* *

La défaite des armées allemandes ouvrit également les camps de prisonniers de guerre. Ceux-ci - presque deux millions - avaient été envoyés en Allemagne après la défaite de juin 1940 et restèrent séparés de leurs foyers et de leur patrie pendant cinq longues années avant que le sort des armes ne leur rendît la liberté à laquelle ils n'avaient cessé de penser.

Nous proposons à nos lecteurs deux témoignages d'anciens prisonniers de guerre. Le texte d'André Mascle avait été publié en 1972 dans *la Liberté*³. Son auteur fut emprisonné dans la forteresse de Cölditz, à 40 km au sud-est de Leipzig, où les nazis avaient installé un camp de représailles pour prisonniers de guerre. L'intérêt de ce récit nous a semblé mériter une réédition. Les Montbrisonnais connaissent bien l'auteur de cet article qui fut leur maire pendant dix-sept ans.

Quant au texte de Jean Chambon, lui aussi bien connu à Montbrison, il a été rédigé d'après les carnets que leur auteur tenait régulièrement dans la ferme de Silésie où il se trouvait en 1945 : carnets qui sont ainsi devenus, après quarante ans, de véritables documents historiques.

Que tous les auteurs de ces textes soient ici remerciés : l'authenticité de leur voix et le caractère personnel de leur témoignage font tout le prix de leur contribution car l'Histoire n'est pas quelque chose d'abstrait et de lointain. Elle s'incarne dans les destins individuels d'hommes et de femmes qui vivent parmi nous et témoignent qu'il n'est pas, pour les peuples, de liberté sans mémoire. Et qu'il n'est pas de mémoire sans reconnaissance. Citons Edmond Michelet, déporté à Dachau, qui écrit, dans la conclusion de son admirable *Rue de la Liberté* :

Que tous les auteurs de ces textes soient ici remerciés : l'authenticité de leur voix et le caractère personnel de leur témoignage font tout le prix de leur contribution car l'Histoire n'est pas quelque chose d'abstrait et de lointain. Elle s'incarne dans les destins individuels d'hommes et de femmes qui vivent parmi nous et témoignent qu'il n'est pas» pour les peuples, de liberté sans mémoire. Et qu'il n'est pas de mémoire sans reconnaissance. Citons Edmond Michelet, déporté à Dachau, qui écrit, dans la conclusion de son admirable *Rue de la Liberté* :

² Statistique de la déportation dans la Loire, par A. Peycelon, professeur, correspondant départemental du Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale (une brochure de 13 pages, multigraphiée, s.l.n.d.

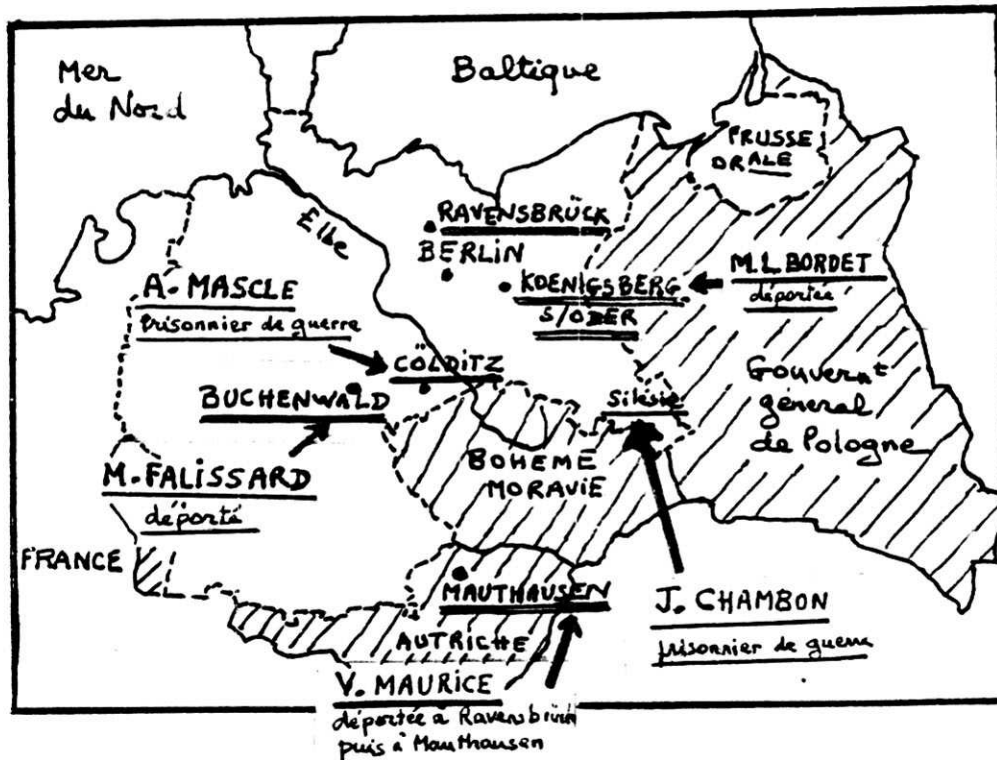
³ *La Liberté*, N° 735,736,737, des 14, 21 et 28 octobre 1972

Nous pensons souvent à vous, vous savez. Nous : les survivants. Nous ne vous oublions pas. Et moi que vous avez connu, j'ai bien le droit de vous faire une dernière confidence. Chaque fois qu'il m'arrive de laisser ma pensée cheminer vers vous à l'heure du memento des morts, je n'en finis plus. elle est si longue la litanie de vos noms, vieux frères qui avez enfin trouvé le lieu de rafraîchissement, de la lumière et de la paix.⁴

Claude Latta

Carte indiquant :

- les camps de concentration où se trouvaient, en 1945, V. Maurice, M. Falissard et M.L. Bordet.
- les lieux de captivité d'André Mascle et de J. Chambon.



[---] Allemagne de 1918-1936

[////] territoires annexés ou directement administrés par le III^e Reich en 1937-45

⁴ Edmond Michelet, *Rue de la Liberté*, Dachau 1943-1945, éd. du Seuil, 1955, réédition 1970, collection Livre de Vie, p. 248-249.

LA LIBERATION DES CAMPS

Si l'histoire est la mémoire des peuples, s'il est bon d'y travailler à partir de documents conservés à l'abri du temps, comment ne pas écouter d'abord ceux qui firent cette histoire, ceux qui la subirent parfois, ceux qui sont encore les interprètes d'une époque.

Rares sont à présent les survivants des "camps de la mort". C'est pourquoi en ce 40^e anniversaire de la libération des villes concentrationnaires, trois des rescapés que nous sommes ont accepté de témoigner pour cette revue. En ce qui me concerne, je pourrais dire en quelques mots ce que fut pour moi cette libération tant espérée.

Après un an passé à Ravensbrück dans des conditions qui défient l'imagination, nous nous trouvions à Mauthausen (Autriche) en ce printemps 1945 qui semblait éclore sur les cadavres. Mais savions-nous encore ce qu'était le printemps ? La plupart de nos amies étaient mortes, broyées sous le grand bombardement d'Amstetten, le 20 mars précédent, alors que nous avions eu l'ordre d'aller déblayer une voie de chemin de fer. Nous nous retrouvions décimées, exsangues, affamées, dans cet état second où l'esprit semble prendre le pas sur la matière. Mais si nos forces déclinaient, nous conservions une volonté farouche de rentrer en France. A cela s'ajoutait le désir profond de témoigner plus tard de tant d'atrocités vécues.

L'angoisse de l'inconnu présidait à nos derniers moments : nous étions "N.N." (Nacht und Nebel - Nuit et Brouillard) et chacun sait ce que cet euphémisme poétique cachait de mortelle menace. En principe, nous ne devions pas rentrer.

La guerre touchait à sa fin. Les bombardements se rapprochaient, les coups de canons aussi. La nourriture était plus rare que jamais. Dans les "Revier" ou hôpitaux, les malades, entassés, étaient promis à une destinée tragique. Beaucoup avaient déjà fait l'objet de transports inquiétants, dits "Transports Noirs". Les mesures d'extermination devaient se multiplier. Je pense à celles de nos amies qui, à la veille de la libération, se virent administrer la piqûre intraveineuse mortelle.

Un matin, S. et moi étions allongées sur la terre râpée» à côté de notre immense baraque» essayant vainement de lire, sans les comprendre, quelques pages déchirées d'un ouvrage trouvé par hasard. Je crois me souvenir qu'il s'agissait du "Journal d'un curé de campagne". Chacun devine combien l'absence de livres ou de nouvelles était, pour certaines d'entre nous» aussi débilite que l'absence de pain. Si nous voulions "tenir" et sauver en nous l'essentiel, il nous fallait coûte que coûte, préserver notre esprit et notre vie intérieure. Dans cette tentative de "déshumanisation" lente que pratiquaient nos bourreaux, nous nous disions sans cesse : "ils ne feront jamais de nous un simple numéro matricule".

Ce jour-là donc, nous lisions à tour de rôle. S. et moi, d'une voix presque inaudible» des mots vidés de leur sens mais qui nous berçaient de leur musique : c'était le 21 avril. Quarante ans aujourd'hui ! Tout à coup, dans cette enceinte qui sentait la mort et les

excréments, des camarades se levèrent et se mirent à crier, en se bousculant. Je ne pus retenir que le mot "Libération". Le commandant du camp était là, accompagné d'un militaire que nous n'avions jamais vu. Tous deux discutaient à voix basse.

S. et moi ne fîmes pas un mouvement : dans des conditions semblables, il n'y a rien de pire qu'un espoir déçu. Tant de faux bruits circulaient, qui trouvaient, le jour suivant, leur démenti. Je dis à S. : "Ne bougeons pas. Il n'y a rien de vrai dans tout cela".

C'était vrai pourtant : le lendemain, on nous remplaça nos tenues de bagnardes par des vêtements civils. On nous fit attendre en rangs après nous avoir fouillées. Puis on nous conduisit à la douche. La salle de douche était voisine de la chambre à gaz. Jusqu'au dernier moment, nous ne sûmes pas quel sort nous était réservé.

Les hommes que nous croisâmes dans l'escalier, persuadés de leur libération, exultant de joie, devaient être gazés ainsi que les malades du camp.

On nous emmena ensuite hors de la forteresse, sur le terre-plein. Alors il ne fut plus question de douter : les camions de la Croix-Rouge Internationale nous attendaient comme de grands oiseaux blancs. Les premiers étaient pleins, il fallut attendre les suivants.

Le retour : nous étions trop affaiblies pour réaliser pleinement. Nous ne tenions plus sur nos jambes. Ma mémoire me trahit lorsque je cherche à évoquer les détails. On nous fit demeurer quelques jours à Saint-Gall afin d'éviter les risques et de nous alimenter progressivement. Préalablement, un incident à la frontière nous avait montré la fragilité de notre sort. Le Haut-Commandement allemand, s'étant ravisé, avait exigé que nous soyons refoulées, mais nos convoyeurs canadiens passèrent outre - la guerre, pourtant, n'était pas encore terminée.

Lorsque vint à Lyon, au buffet de Perrache, le moment de se séparer, je sentis une sourde angoisse. Je ne savais rien des miens depuis des mois. Allais-je les retrouver ? J'avais, tout à coup, peur d'apprendre le pire, peur de l'inconnu, peur de vivre. Quant à la séparation d'avec mes camarades, je l'ai ressentie comme le déchirement d'une famille spirituelle démembrée.

Ensuite, l'oncle d'une amie, un médecin, me ramena chez moi en voiture, avec précaution, par une nuit d'encre.

Le retour, hélas, ne fut pas exaltant en dépit des soins et des attentions dont nous fûmes l'objet. La réinsertion se révéla difficile. Je n'arrivais pas à reprendre pied : nous étions comme en marge de l'existence... Il me semblait que nous parlions un langage différent des autres, dans une société qui s'était faite sans nous. Nous avions rêvé dans le camp de fraternité brûlante et de justice. Nos rêves nous avaient portées trop haut.

En outre, le souvenir de nos amies disparues ne cessait de nous habiter. Le pourcentage de celles qui étaient rentrées était infime. Pourquoi nous et pas elles ? Il faut dire, en passant, la valeur de l'amitié dans les camps. Cette amitié tenait lieu de tout et nous aidait à survivre. Dans notre dénuement extrême, il suffisait d'une amie qui croyait en nous, qui avait besoin de nous, pour nous rendre le sentiment de notre identité, de notre dignité, de notre humanité.

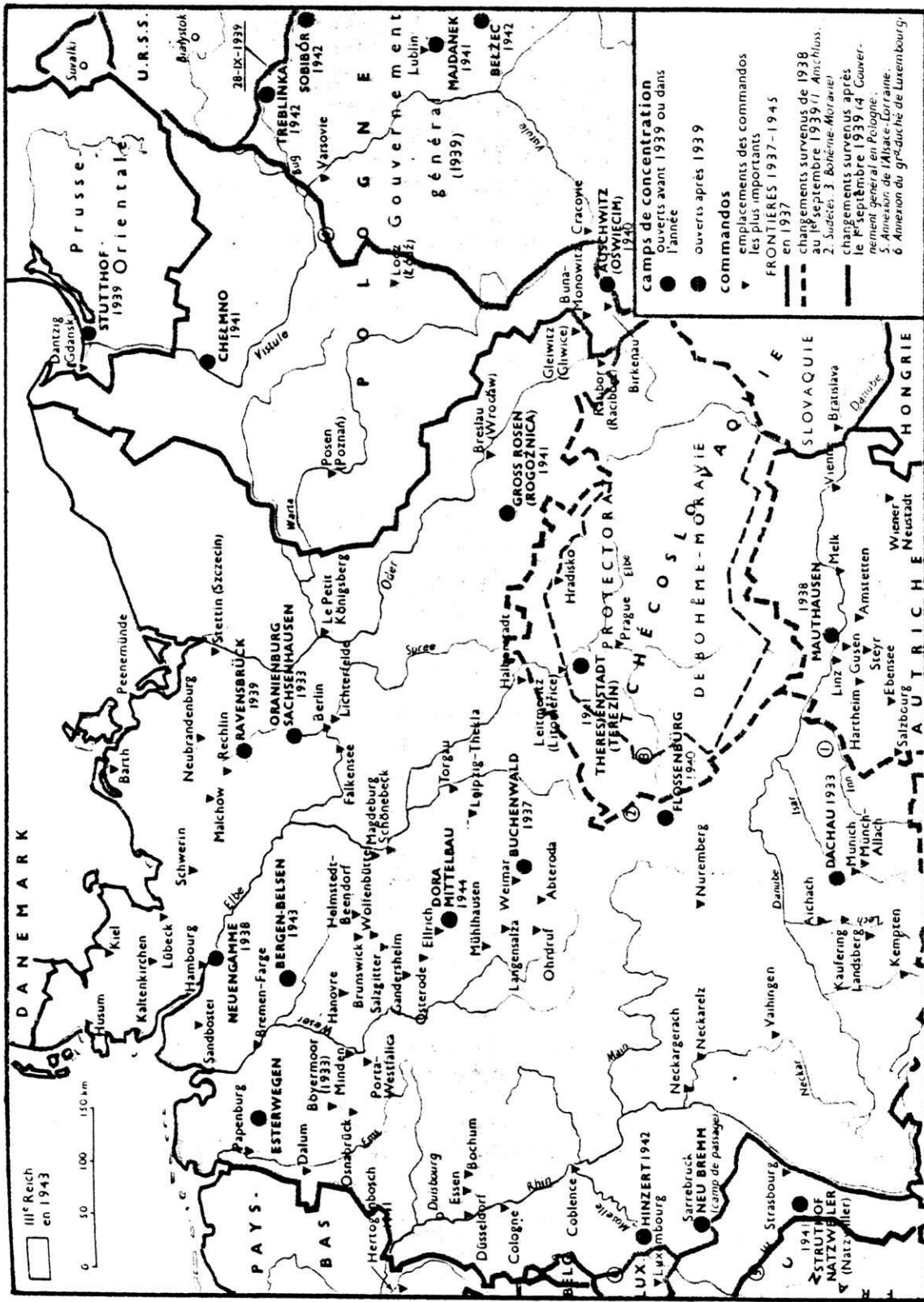
Certaines, qui avaient échappé à la mort, là-bas, moururent en touchant le sol de France. Je pense à toi, Madeleine, qui me fis dicter une lettre à ton retour : "Me voilà

rentrée ! Un peu malade, un peu "débris" mais entourée de soins et de fleurs. Je veux vivre !" Le lendemain, elle s'éteignait...

Qui aurait dit, il y a quarante ans, que les menaces se préciseraient à nouveau ; que, profitant de la crise économique, le racisme referait surface avec les partis d'extrême droite reconstitués et les groupements néo-nazis ; que l'ère de la faim reviendrait ; que les enfants du Tiers Monde nous rappelleraient, par leur maigreur squelettique, les petites épaves des camps de concentration

Nous sommes poursuivies par nos images mais, puisque nous avons eu le privilège de rentrer, ne faisons preuve d'aucune démission de l'esprit. Le passé ne doit pas rester seulement un point de référence mais servir à infléchir l'Histoire.

Violette Maurice



Carte des camps de concentration de l'Allemagne nazie (Grande Encyclopédie Larousse, p. 3167)

Koenigsberg-sur-Oder :

TEMOIGNAGE

30 janvier 1945, Koenigsberg-sur-Oder.

Voilà deux ou trois jours, nous sentons un changement, ce n'est pas en mieux, ce n'est pas en plus mal, mais les mines de nos gardiens et gardiennes nous en disent long sur leurs inquiétudes, et nous apprécions ! C'est notre baromètre à nous, et il ne nous trompe pas : la température a beau être descendue à moins 25, c'est le beau fixe pour nous, et le soir en rentrant du travail, c'est à qui pourra apporter un élément de plus qui nous confortera dans nos idées et nous fera toujours aboutir à cette conclusion ; c'est la fin ! Les prisonniers de guerre qui nous donnent des nouvelles sont formels, et nous voulons y croire !

Mais ce jour-là, 31 janvier, les équipes reviennent du travail vers la mi-journée ; ce n'est pas l'habitude puisque nous devons rester dehors tout le jour ; il faut dire que nous sommes bûcheronnes dans la forêt, nous faisons une piste pour cacher leurs avions (nous sommes dans un camp d'aviation). Aussitôt les gardiens s'agitent, courent dans tous les sens, comme des fourmis, nous observons tout ; un petit air de liberté flotte déjà. Ils vont partir, ils s'habillent en civil, c'est le délire, nous nous embrassons ; fini le cauchemar, nous rions ; les plus optimistes envisagent déjà le retour – dans quinze jours nous pourrions être chez nous. Quelle joie ! Que c'est beau la vie ! Mais bientôt des détonations, des explosions nous obligent à nous réfugier dans nos baraques. Avant de partir, ils ont mis le feu au peu d'essence qui leur restait ; suffisamment cependant pour nous affoler, nous sommes si près du brasier.

Au bout d'une heure ou deux, c'est déjà la nuit, une nuit noire, nous sortons à tâtons, car il n'y a plus d'électricité, et nous nous dirigeons vers la grande porte du camp, nous passons cette porte ; trois pas dehors, trois pas dedans et simplement comme ça, pour voir, une porte que l'on peut franchir sans être battue : c'est déjà la liberté !

Mais il faut bien revenir sur terre, et nous sommes très lucides, il faut manger ! Qu'à cela ne tienne, demain nous irons au "ravitaillement" ; je n'ose écrire que nous avons volé, et pourtant c'est bien cela - 40 ans après, je n'en ai pas plus de remords que de repentir. De temps en temps, les patrouilles allemandes reviennent dans le camp, nous effraient en lançant quelques grenades, plusieurs de nos camarades sont blessées, plusieurs en sont mortes. Nous allons dans le village, il n'y a absolument plus personne. Nous trouvons trois prisonniers de guerre qui nous promettent de venir nous voir le soir. En leur honneur nous préparons un festin, de la semoule sucrée (c'est tout ce que nous avons trouvé) sur une table recouverte d'un drap (nous n'avons pas trouvé de nappe !), une bougie nous éclaire,

Au moment où nous nous installons, une patrouille fait irruption dans la chambre, et tue devant nous, à bout portant, nos trois prisonniers. Quel cauchemar, quelle nuit ! Nous pleurons autour d'eux dans le noir, sans oser bouger, en épiant tous les bruits, en craignant un retour de nos bourreaux. Que devons-nous faire ? Le matin nous avons essayé de creuser la terre, sans y parvenir, tant la terre était dure, lorsqu'une cinquantaine de soldats sont arrivés pour reprendre possession du troupeau, troupeau bien misérable, et ce troupeau on le remet sur la route,

destination Ravensbrück... Les Russes, pendant ces trois jours de liberté, avaient reculé, et leur laissaient une fois de plus la voie libre.

Premier mai. Nous sommes à Hambourg. Voilà trois mois que nous occupons les chemins du Grand Reich. Nous sentions que ça ne pouvait plus durer, malheureusement nous sentions aussi que nos vies ne tenaient à rien ; non seulement la misère, le froid tuaient mais nous étions dans les mains de fous. Ne nous annonçaient-ils pas qu'ils feraient tout sauter avant de disparaître, mais à cela nous y pensions sans en parler ; toutes, nous avons besoin de notre courage et nous nous aimions tant !

Mais ce matin du 1^{er} mai, appel, pas très long ; nous nous en étonnons ; étonnement de courte durée : nous voilà encore sur les routes ! une centaine à peu près seulement. Mais où nous dirigeons-nous ? Non, ce n'est pas possible : nous voilà dans le métro, c'est à ne pas y croire, il y a quelques civils (assis, eux), ils n'ont pas l'air fier, ils ne font pas attention à nous ; pourtant ces femmes à la tête rasée, déguenillées, en galoches, squelettiques, ça aurait pu leur dire quelque chose, mais non, rien (il est vrai qu'ils peuvent pleurer maintenant sur eux, et c'est bien fait, pensions-nous, chacun son tour !). Nous sommes restées dans ce train peut-être dix kilomètres, je ne sais, mais quand nous l'avons quitté il pleuvait, mais ça n'avait pas d'importance, nous. avons l'habitude d'être dehors par tous les temps. Nous sentions qu'il allait se produire quelque chose, mais quoi ? C'était exaltant, je voulais vivre, non pas vivre pour rien, mais il y avait si longtemps que j'attendais ce moment, que je l'avais espéré, que je l'avais imaginé, que j'en voulais savoir la fin. Et nous marchions, en silence bien sûr, chacune avec ses pensées, c'était beau, c'était bon, c'était merveilleux ; au bout de quelques heures de marche, nous arrivions devant... devinez quoi, devant un camp de concentration ! le même que celui que nous avons quitté le matin, avec ses barbelés, ses miradors.

Oh ! non ; avoir cru être si près du but, pour être là, non, ce n'est pas possible, ça ne se peut pas. Et nous sommes restées là, à l'entrée de ce 'camp peut-être une heure puis un officier est arrivé. Nous n'étions qu'à une centaine de mètres d'une voie ferrée que nous n'avions pas vue jusque-là ; les ordres arrivent toujours aussi brefs, et nous voilà devant des wagons. Cela ne nous tranquillise pas, c'est toujours l'incertitude.

Mais l'officier monte dans un wagon, et tenant une liste avec des noms, et non plus avec des numéros, il appelle l'une après l'autre. Nos wagons nous semblent des palaces ; nous ne sommes que soixante avec de la paille, c'est merveilleux, mais où allons- nous ? Le train s'ébranle.

Le lendemain, le train ralentit. Nous entendons en français : "Nous allons vous ouvrir les portes, n'essayez pas de sauter, restez calmes, vous être libres !" Nous sommes au Danemark.

Quel mot magique ! Nous sommes au Danemark, Nous rions, nous chantons la Marseillaise. Que c'est beau ! On nous apporte du lait, nous sommes entourées, choyées. On nous aime ! Deux jours plus tard nous étions en Suède.

Marie-Louise Bordet

TEMOIGNAGE

11 avril 1 945

Nous n'avons pas été conduits au travail ce matin. Les alertes aériennes se sont succédé toute la nuit. On sent une fébrilité chez nos gardiens, beaucoup de remue-ménage au camp des SS. Le bruit des bombardements aériens a fait place à un autre bruit, celui de la canonnade. Nul doute que les chars alliés approchent : vingt, trente kilomètres peut-être. Que vont faire nos gardiens ? Cette question préoccupe tout le monde. Plus encore le comité clandestin dont je fais partie. Trois cas possibles sont envisagés :

- Le meilleur : SS et gardiens abandonnent le camp et fuient devant l'avance américaine. Dans ce cas des dispositions sont à prendre pour la période entre le départ de nos gardiens et l'arrivée de nos libérateurs. Eviter le pillage de la cuisine pour que tout le monde puisse avoir à manger. Eviter les règlements de compte. Kapos ou chefs de bloc devront être remis à la justice. Enfin discussion pour notre rapatriement avec les autorités militaires alliées.

- Le pire : SS et gardiens décident de nous exterminer afin de supprimer des témoins gênants. Mesure de folie certes, mais possible dans la mentalité des SS. Dans ce cas avec la folie du désespoir il faudra foncer sur les mitrailleuses, beaucoup tomberont mais notre nombre devrait permettre à certains d'arriver jusqu'à nos tortionnaires. C'est risqué, c'est fou, mais c'est l'unique possibilité. Quelques revolvers, m'a-t-on affirmé, ont été dérobés hier chez nos gardiens et seraient dans des mains de gars décidés.

- L'inconnu : les SS décident de faire évacuer le camp. Ce ne peut-être en camions. Nos gardiens en ont peu, et nous voyons ceux-ci en train de charger des caisses et des cartons : les archives du camp sans doute. Si évacuation il y a, ce ne peut être qu'à pied. Dans ce cas tout faire pour retarder cette évacuation pour permettre l'arrivée des Alliés avant le départ pour une marche fatale pour bon nombre.

Il n'y a pas eu d'appel à 13 heures. Nous sommes consignés dans nos blocs. Vers 20 heures, peut-être 21 heures, je ne sais plus - la nuit est pratiquement tombée, les haut-parleurs du camp rugissent :

"Appell platz, Entreten, Laus» Laus." Des SS font vider les blocs. "Raus, Raus". La plupart d'entre nous du bloc 4 ont compris, ils n'emportent qu'une chose, leur couverture ou ce qui y ressemble. Sur la place d'appel, kapos et chefs de bloc nous font aligner comme à un appel normal. Face à nous se trouvent des soldats allemands en armes, fusil ou mitraillette. Jamais nous n'en avons vu autant. Il est vrai que certains m'apparaissent plutôt vieux, des *Volkssturms*,, certains très jeunes, sans doute des *Hitlerjugend*, que nous avons vus, ces derniers temps, s'entraîner dans le champ qui s'étend derrière nos barbelés électrifiés.

Je réalise que c'est bien la troisième hypothèse envisagée : l'évacuation, tous les soldats ont le sac à dos. Alors nous essayons de faire notre manoeuvre de retardement. Comme une volée de moineaux nous quittons nos rangs pour nous éparpiller aux quatre coins du camp. Nos

gardiens cherchent à nous attraper, des coups de feu éclatent. Les soldats allemands se regroupent, quelques SS sont avec des chiens. Le commandant SS arrive. Sur un ordre bref, les Allemands en ligne se mettent à courir et encerclent un groupe de 200 à 300 déportés, à coups de "gummi" et de crosse de fusil ils obligent ce groupe à se resserrer et à se diriger vers l'entrée du camp où, canalisés, les déportés, en rang par cinq, vont prendre la route, encadrés par d'autres soldats en armes qui sont de part et d'autre.

Nos gardiens vont refaire à plusieurs reprises ce jeu de l'épervier auquel nous avons souvent joué quand nous étions enfants.. Mais ici ce n'est plus un jeu. Je suis coincé à la quatrième reprise. J'ai une douleur vive à l'épaule. droite : coup de crosse. Ma longue marche va commencer, notre longue marche. Combien sommes-nous ? 1 500, 1 800, je ne sais pas.

Vers minuit nous arrivons vers un pont métallique. C'est le pont ferroviaire de Barby qui traverse l'Elbe. Nous marchons de part et d'autre de la voie ferrée en file indienne. Nous sommes survolés par des avions alliés. L'un d'eux lâche des fusées éclairantes, une chance pour moi car j'ai envisagé de sauter dans l'Elbe et, en jetant un coup d'oeil du parapet sur lequel je me suis précipité, je m'aperçois qu'en dessous il y a des galets mais pas encore d'eau. Je ne referai pas d'autre tentative. Nous n'avons pas fait deux cents mètres après avoir franchi l'Elbe que les avions reviennent et lâchent leurs bombes. Nous nous sommes tous étendus sur la route. L'arche centrale du pont s'effondre dans un fracas épouvantable. Toute notre colonne de déportés n'a pas franchi l'Elbe. Certains seront ainsi libérés quelques heures après. Les Américains, suivant des accords qui nous dépassent, s'arrêteront sur l'Elbe.

Quant à nous, notre chemin de croix va se poursuivre. Il comportera dix-huit stations en vingt-trois jours. Je dois à mon camarade belge François Tavernier, qui sur une feuille de "l'Ausgabe" a pu noter les villages traversés, de pouvoir reconstituer le périple de plus de 480 km que nous avons effectué,

Lindau-Loburg. Au matin de cette deuxième journée alors que nous avons dormi dans une immense grange sans foin, un de nos camarades français ne se lève pas ; il est mort d'épuisement. C'est un vieux, il doit bien avoir au moins quarante ans (j'en ai à ce moment vingt-trois depuis un mois). Il a échangé la veille une tranche de pain qu'il avait conservée contre une cigarette. A la réflexion, j'ai modifié, depuis, le jugement sévère que j'avais porté sur lui. La dernière cigarette, celle du condamné, valait peut-être la tranche de pain.

Direction nord-est, puis nord-ouest direction Brandenburg, puis est. Voici les allées du château de "Sans-souci" à l'ouest de Potsdam à quelques lieues, où quelque temps plus tard se feront les accords entre alliés. Dans les allées de ce château je verrai des camarades manger de l'herbe, d'autres des limaces. Nous passons à l'ouest de Berlin, direction est, Oranienburg. Nous comprenons qu'on nous dirige sur le camp de Sachsenhausen. Brusquement changement de cap : nord-ouest, direction Neuruppin. L'explication est simple. Le camp de Sachsenhausen-Oranienburg est lui-même en évacuation devant l'arrivée des troupes soviétiques. Une partie des colonnes de "Saxo" est devant nous^ Très souvent, dans les fossés, nous apercevons des corps de déportés qui n'ont pas pu suivre et qui ont été achevés d'une balle dans la nuque.

Wittstock, Parchim, Hagenow sont autant d'étapes où nous laisserons des morts. Les évasions sont nombreuses. Nos gardes en effet ont perdu avec leurs illusions l'arrogance et la hargne du début. Lorsque certains se sont évadés, s'enfuyant en éventail dans la forêt, j'ai vu un Volkssturm arrêter un jeune Hitlerjugend qui d'un tir mal ajusté voulait empêcher cette évasion. Le geste las de ce vieux soldat allemand en disait long sur son moral. Au soir du 3 mai, nous sommes épuisés. Camille est à bout. Voici deux jours que nous le soutenons. Ça tape à l'ouest, ce sont les Américains, ça tape au sud, nous saurons par la suite que ce sont les Canadiens, Français et

Anglais. Ça tape à l'est, ce sont les Russes. Au nord c'est Schwerin, Wismar, la Baltique. Nos gardiens nous parquent dans une grande clairière pour passer la nuit à la belle étoile. Par chance, ce début de mai n'est pas trop frais. Malgré la fatigue, François et moi, ne dormons pas. Au clair de lune, nous apercevons quatre de nos gardiens quitter leurs uniformes et endosser des vêtements civils. Ils partent, abandonnant leurs armes. François et moi, en rampant, nous dirigeons vers ce passage non gardé. Un de nos camarades, un Breton, nous rejoint. C'est ainsi que, sans grand mérite, nous nous évadons à trois. Nous gagnons l'orée du bois, nous dirigeant nord-ouest, guidés en cela par le bruit de la canonnade qui sporadiquement se fait entendre. Vers midi, ce 4 mai, nous rencontrons notre premier soldat américain. Nous sommes libres.

Dix jours à Scherin, où je quitte ma défroque de bagnard, sale et pleine de poux, car en 25 jours nous n'avons pu nous laver, dans un magasin de prêt à porter réquisitionné, un costume neuf gris fait de moi un autre homme. Puis en camion militaire c'est le retour par étapes jusqu'à la frontière hollandaise. Nous touchons nos premières "gauloises" Retour ensuite en train par la Hollande, la Belgique.

Enfin la France. Le centre de Lille, puis Dijon, Lyon. Durant le trajet Lyon-Saint-Etienne, en face de moi, dans mon compartiment, se trouve une autre déportée stéphanoise, Suzanne Siveton, enseignante, prise à la grotte de la Luire et déportée à Ravensbrück. Nous nous confions nos impressions de joie et de tristesse mêlées. Joie du retour, tristesse en pensant à tous ceux que nous avons laissés là-bas. Saint-Etienne, les enfants des écoles nous font une haie d'honneur. Le haut-parleur annonce nos noms, notre camp : Ravensbrück, Buckenwald. Un frère des écoles chrétiennes franchit la haie d'honneur, saute par-dessus les barrières. Je me jette dans ses bras. C'est mon frère Pierre...

Mon témoignage s'achève. En me relisant, j'ai l'impression de n'avoir rien dit : difficulté de raconter, de transmettre. Tout ou rien. Tout c'est beaucoup et cela se résume difficilement. Je comprends certains de mes camarades déportés pour qui ce n'est rien, préférant le silence plutôt que le risque de n'être ni crus ni compris.

Maurice Falissard

Souvenirs :

EN AVRIL 1945, ON REVIENT D'ALLEMAGNE

Dès que le colonel commandant le régiment américain aperçut dans le champ de sa jumelle la forteresse de Cölditz, il jugea, en militaire orthodoxe, qu'elle commandait la défense de la vallée de la Mulda. Il pensa qu'il fallait un copieux bombardement aérien pour neutraliser les occupants et il s'apprêta à passer une demande auprès de l'aviation lorsque, de son propre aveu, il poussa une énergique exclamation : le drapeau français flottait sur la forteresse. C'était évidemment assez inattendu mais ce colonel n'était pas au bout de ses surprises.

En avril 1945, le château fort de Cölditz avait de nombreux pensionnaires bien gardés. Un seul, professeur d'éducation physique, avait réussi à s'en évader en sautant au-dessus des barbelés. Depuis, passé le pont-levis, aucun officier n'en était ressorti. Des mines doubblaient l'important réseau de fils barbelés et les occupants vérifiaient parfois leur sensibilité en laissant tomber par "inadvertance" une poubelle qui généralement déclenchait une belle explosion.

Les plus anciens, en avril 1945, installés avec un certain confort, étaient les Anglais, dont un général bedonnant qui, curieusement, n'exerçait pas les fonctions de doyen vis-à-vis des Allemands. Un major avait officieusement une fonction importante ; celle du trafic avec les gardiens, dont nous constaterons plus tard les étonnants résultats. Parmi eux figuraient d'éminentes personnalités :

DAWICK EARL HAIG,

EARL of HOPETOWN (fils du vice-roi des Indes, actuellement gouverneur général du Canada),

Master of ELPHIMTOWN (neveu de la reine),

Viscount LASELLES, neveu du roi,

Gil ROMILLY, neveu de Churchill,

Michaël ALEXANDER, neveu du général Alexander de Hanul,

WINANT, fils de l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

Quelques Français faisaient "popote" avec les Britanniques, dont le commandant Puchois, fait prisonnier à Bir-Akeim, cité par 1^s général de Gaulle dans ses mémoires. Il nous fit une conférence dans un couloir, faute de mieux, et nous écoutâmes passionnément le récit de cette bataille. Nous recevions parfois la visite du capitaine Berger (camarade de M. Neuwirth) qui avait participé au raid des parachutistes sur un aérodrome en Crète. Plus de trente avions furent détruits au sol ! Prisonniers, ces héros avaient été reçus par les officiers aviateurs allemands, appréciant comme ils devaient ce fait d'armes.

Un jeune lieutenant, capturé du côté de Sienna, nous étonnait beaucoup en prédisant le succès du parti de M. Bidault... Sa tenue anglo-saxonne, son allant, nous faisait entrevoir une autre armée que celle de 1940. Enfin, un colonel américain, condamné à mort, complétait ce contingent des alliés.

Trois généraux français habitaient deux petites chambres, parmi eux le général Buisson, alerte et aimable, ancien instituteur, devenu sous-chef d'état-major de l'armée, et le général Denne.

Après l'évasion du général Giraud, ils avaient été transportés de Königstein à Colditz mais les S.S. avaient assassiné un quatrième général sous le prétexte d'une tentative de fuite... à son âge ! Il y eut plus tard un procès à Nuremberg sur cette bien triste affaire.

Avant de parler du dernier détachement français, signalons des prisonniers dont l'héroïsme avait fait l'admiration du monde entier. C'étaient les derniers défenseurs de Varsovie, sauvés du massacre par un ultimatum anglais qui promettait l'exécution d'otages si ces Polonais n'étaient pas traités en prisonniers de guerre. Ils le furent. Leur chef prestigieux, le général de division KOMOROWSKI BOR se promenait chaque matin dans la petite cour au pavement en pente, un simple calot brodé sur la tête.

Voici la liste de ses compagnons :

Général de brigade PELCZYMSKI, chef d'état-major,

Général de brigade KOSSAKOWSKI,

Général de brigade SAWICKI,

Général de brigade SKOCZYNSKI,

Général de brigade CHRUSCIEL, commandant la région de Varsovie,

Colonel OSMOCKI,

Lieutenant-colonel ZDANOWICZ,

Colonel adjoint POLUBINSKI.

Colonel JANKOWSKI,

Lieutenant HERMEL.

Sous-lieutenant WOJTOWICZ,

Sous-lieutenant Dr CHORZENSKI, médecin.

L'un d'eux nous fit le récit de ses combats, d'une violence inouïe, sous les ruines, se poursuivant dans les égouts de Varsovie, Nous dûmes promettre de ne prendre aucune note, le général Bor se réservant le droit de publier ce récit après la guerre ; c'est d'ailleurs ce qu'il advint.

Il faisait partie du gouvernement polonais de Londres. On sait hélas la suite. Mais à l'époque, nous avions un de nos camarades journaliste à *'Echo d'Alger*, qui pestait contre cette exclusivité car il avait une occasion unique d'un article sensationnel.

Enfin, un détachement provenant d'Oflag 4 D était venu après une marche de quelque 140 km renforcer l'occupation de la forteresse. Pour les derniers arrivants, il y avait peu de place, pas de lit, et l'entassement était assez pénible. Dans notre chambre, nous disposions, le soir, de 47 cm chacun sur un lit de paille... un peu juste, mais il n'y avait pas d'obèses, ni de gras, depuis longtemps.

L'accueil des anciens occupants avait été correct mais froid et le climat devenait rapidement peu cordial car les premiers disposaient de réserves importantes de vivres. Après la grande marche, les nouveaux venus avaient faim et devaient se contenter de la ration ordinaire. Nous étions évidemment très loin du régime des camps de déportés, mais la faim suggère de

mauvaises idées. On entendait des théories nouvelles (mais vieilles comme le monde) sur le partage raisonnable des biens et sur l'égoïsme des nantis.

Un industriel du Nord de la France, bien connu, recueillait les recettes des spécialités culinaires en attendant mieux. Et à chaque distribution de soupe de blé décortiqué, on murmurait, on criait même que la louche des cuisiniers anglais plongeait dans la marmite à une profondeur variant suivant les nationalités. Il fallait faire quelque chose, et nous eûmes un officier délégué aux cuisines : le capitaine Lavoine, non pas choisi à cause de son nom, mais pour son énergique langage.

Cela valut à notre chambre une visite exceptionnelle ; le Viscount Laselles, neveu du roi, vint discuter avec le capitaine Lavoine et boire un dernier Nescafé, un jour assez singulier : un obus de char américain pénétra dans la chambre voisine et interrompit la discussion avec le Viscount Laselles.

Quelques années après, le roi George VI se rendant en Afrique du Sud, avait un secrétaire particulier, un certain Viscount Laselles, le même sans doute que nous avons connu,

La libération approchait, les communiqués de l'OKW et plus encore ceux reçus par les postes clandestins, nous renseignaient parfaitement.

Le 13 février 1945, nous eûmes une tragique impression du bombardement de Dresde, pourtant assez lointain : ciel illuminé et surtout souffle tellement puissant que notre porte de chambre s'ouvrait et battait fortement.

Dès le lendemain, nous apprîmes le bilan provisoire : 200 000 morts et parmi eux plusieurs prisonniers français. Ce bombardement d'une ville ouverte fut discuté et non approuvé par tous. D'autres que moi ont beaucoup écrit là-dessus.

Un dimanche matin, j'étais de service de guet sous une lucarne du toit et avec mes camarades, nous vîmes les premiers éléments américains... mais le drapeau français était déjà sur la plus haute tour. En prévision d'une erreur d'objectif, euphémisme des grands chefs, les doyens des détachements s'étaient réunis pour prendre certaines dispositions. On partagea les caves profondes de la forteresse, les plus sûres aux premiers occupants. Les murs étaient si épais qu'il fallait effacer toute jalousie. Puis on convint de signaler l'Oflag... Et c'est là qu'un problème diplomatique se posa, car le lieutenant-colonel allemand, commandant la forteresse, avait encore son mot à dire. Aucun drapeau d'une nation en guerre ne devait flotter sur un château gardé par les forces allemandes, pas de drapeau blanc et l'offre d'un officier polonais fut repoussée avec énergie. L'heure française était arrivée. Nous avions comme camarade le chef d'escadron de Minvielle qui, en 1938, avait serré la main d'Hitler ! Il faisait partie de l'équipe olympique d'équitation et je crois du cadre noir de Saumur. Il avait confectionné un drapeau tricolore et proposa de le hisser sur la tour. Après quelques minutes de réflexion, le lieutenant-colonel allemand accepta mais pour bien marquer sa décision, il ordonna à un sous-officier, stupéfait, de monter avec le commandant de Minvielle pour l'aider à placer le drapeau. Grâce à cet officier, qui n'en tirait aucun orgueil, un bombardement meurtrier fut évité.

Les Britanniques supportèrent le succès des Français et de leur drapeau, mais pour rétablir l'équilibre des prestiges, ils installèrent calmement un poste récepteur, avec antenne, dans la cour du château, sous nos yeux étonnés. Le capitaine-adjoint allemand ne réagit que faiblement. On murmura qu'il était au courant... et il vint lui aussi aux informations.

Nous observions pendant ce temps le régiment américain s'avancer en colonne de jeeps, se suivant, très imprudemment à notre avis, à quelques mètres.

Un faible détachement allemand défendait le pont de la Mulda. Après quelques coups de canon, deux ou trois morts... et une heure d'attente, un caporal américain arrivait dans l'avant-cour de la forteresse. Les gardiens s'apprêtaient à lui rendre les armes, mais il était surtout accueilli par des hurlements de joie.

Cependant, une consigne fut immédiatement donnée : en raison du nettoyage des alentours, il fut interdit de sortir.

La veille, les prisonniers avaient dormi dans les caves. Je ne pus résister à l'envie de dormir avec plus de 45 cm de litière.

Je remontai dans la chambre vide et fus rejoint par un camarade, très étonné d'avoir été précédé : c'était le capitaine Lavoine. Nous échangeâmes avant de nous assoupir quelques propos sur l'attitude de certains camarades et sur l'action du groupe "Résistance" auquel il avait appartenu. Nous fûmes pour tous très indulgents..

Nous assistâmes de notre fenêtre du couloir à la reddition des gardiens. Il y eut une scène, qui fut jugée suivant les idées de chacun : un soldat allemand excité sortit du poste le portrait du Führer, le piétina devant tous ses camarades muets et lança des insultes... Etait-ce courage ou lâcheté devant les vainqueurs ?

Entre temps, notre général doyen avait pris contact avec les libérateurs. Un *Te Deum* fut organisé. Croyants et incroyants étaient présents dans la chapelle du château, et les chants avaient à peine commencé lorsque une sorte de Tartarin 1945 entra, casque avec résille, chapelets de grenades, mitraillette : c'était le colonel commandant le régiment américain, originaire de la Louisiane. A la fin de la cérémonie, on se rassembla dans la cour, il nous fit un petit discours en français chantant de cette ancienne possession française. Si sa tenue nous laissait perplexe, que devait-il penser de la nôtre, qui datait de 1940, vraiment !

Il était très jeune» 35 ans environ, avec dans les yeux la malice d'un gamin. On le vit, deux jours plus tard, dans une rue de Cölditz, charger sa jeep de sabres sans valeur qui ornaient une quelconque salle d'armes... trophées quand même à ses yeux.

Un commando ramena un gros porc, réquisitionné. Les affamés se réjouirent, mais les cuisiniers britanniques firent bouillir cette viande trop fraîche et on nous distribua de gros morceaux de lard translucide, peu appétissants. On pensait au retour. Trois jours encore d'attente, avec une promenade dans la ville déserte. Des otages contre un mur, les mains en l'air, remplaçaient les gardiens de l'entrée. Il y avait eu un médecin américain tué par un civil. Enfin, nous reçûmes l'ordre de faire des bagages légers... c'était facile. Une colonne de camions devait nous emmener sur l'aérodrome de Kolèda.

Le chef de convoi se présenta : un jeune sous-lieutenant avec un foulard colorié, retenu par un anneau doré autour du cou, surnommé Jimmy, descendant d'indien. Ses chauffeurs noirs firent démarrer les camions comme s'ils transportaient des sacs de ciment. Sur la route bordée d'arbres nous évitâmes de justesse la décapitation, et les virages sur deux roues paraissaient un jeu familier. Cependant, au bout d'une heure de trajet, quelques officiers s'émurent car, grâce au soleil, il était facile de constater que nous allions droit vers l'Est... Il fallut longuement parlementer avec Jimmy, qui examinait une carte routière avec méfiance, ayant plus l'habitude de conduire les chevaux de sa tribu dans les grands espaces de l'Ouest que ses chauffeurs noirs sur les routes d'Allemagne. Finalement, un capitaine ayant vécu aux U.S.A. et de surcroît artilleur, arriva à démontrer à Jimmy que Kolèda n'était pas à l'Est, Il était plus que temps ! Nous passâmes une mauvaise nuit dans une usine détruite, tandis que les chauffeurs noirs se régalaient en buvant des bouteilles de schnaps. Vers 7 heures du matin, Jimmy, visiblement fatigué par les libations, faisait

route vers l'Ouest. Nous arrivâmes sur l'aérodrome... Hélas, les avions étaient partis. Encore une nuit dans les baraquements. Les rations américaines sont excellentes et détraquent tous les estomacs. Les avions Dakotas reviennent enfin et nous nous envolons dans un ciel splendide en formation de guerre. Le Rhin paraît un petit ruisseau. Au-dessus du Bourget, la route des 60 avions de la formation commence un dégagement en feuilles mortes. Cela fit une petite sensation.

Nous étions depuis Kolèda séparés des Anglais qui, une fois de plus, nous avaient étonnés. Au milieu d'eux pique-niquait, avec une popote britannique, le capitaine allemand de Cölditz, adopté comme prisonnier d'honneur en raison des services rendus... Il fallait voir la tête de nos camarades. Quant aux prisonniers de marque, Polonais et aussi otages britanniques, américains, ils n'avaient pas connu les joies de la libération de la forteresse car le 12 avril, ils avaient été transportés à Eger, en Tchécoslovaquie, par cars spéciaux.

En moins de trois heures, nous subissions quand même un petit choc, de la forteresse au-dessus du Bourget nous atterrîmes sur la terre française avec les honneurs rendus sans conviction par un détachement de troupe qui, visiblement, était de corvée. Des camions nous firent traverser Paris à l'accueil sympathique. A la gare d'Orsay, les formalités administratives furent rapides. Puis une halte dans un grand cinéma pour nous passer une série de films qui firent songer à nos camarades à une propagande récente et trop connue.

Ceux qui retrouvaient la France après cinq ans de captivité pensaient à tout autre chose qu'aux officiels de l'heure, fussent-ils glorieux, Un civil nous hébergea et le lendemain, je me rendis avec un camarade à l'hôtel *Continental* siège du PC du général KOELTZ, chargé des affaires allemandes (ce général avait commandé le corps d'armée d'Alger et surtout avait été le chef du 2^e Bureau français).

Dans l'ascenseur, un lieutenant-colonel fit une drôle de mine... C'était un lieutenant de notre camp qui avait été libéré dans des conditions très discutées. Il nous quitta dès le 1^{er} étage et nous comprîmes que certains savaient coudre les galons et se blanchir. Le chef de cabinet du général KOELTZ nous reçut cordialement. Nous assistâmes à une scène très pénible : une dirigeante de la Croix-Rouge venait demander une audience pour sauver son mari, libéré par les Américains, mais très malade. Le ministre, paraît-il, boudait, puisque le général de Gaulle avait quelques difficultés avec Eisenhower... Le chef de cabinet du général eut ce mot cruel : "Si les petits imitent les grands, ils les singent mal".

Enfin, le train nous emporta ; partout nous étions fêtés. A Montbrison, le président Faugère et ses camarades avaient bien fait les choses. Après tant d'années, je leur garde beaucoup de reconnaissance. Certains prisonniers allaient retrouver leur foyer détruit, mais tous devaient pleurer, de peine ou de joie, car lorsqu'une petite fille qui ne vous connaît pas vient au devant de vous et vous tend les bras la gorge se serre si fortement que je m'arrête pour en rêver, puisque comme disait Kipling, ceci est vraiment une autre histoire.

Voilà comment, en avril 1945, certains sont revenus de la forteresse de Cölditz...

André MASCLE

MON RETOUR DE CAPTIVITE

J'ai été fait prisonnier le 31 mai 1940 à Lille, Je ne vous raconterai pas les péripéties de mes débuts de captivité, toujours est-il que je me suis retrouvé affecté dans une ferme le 1er juillet 1940, dans une petite localité d'une vingtaine d'exploitations plus ou moins importantes. C'était dans la province de Silésie, aujourd'hui territoire polonais. Je faisais partie du stalag VIII C. J'étais à 10 km à l'ouest du fleuve Oder, à 70 km de l'ancienne frontière polonaise, à 50 km de la Tchécoslovaquie.

Inutile de vous dire qu'une tentative d'évasion dans ce lointain pays était peine perdue. Un camarade a tenté le coup avec une boussole, une musette pleine de biscuits de guerre, quelques conserves et du chocolat. Deux mois après, il nous a fait parvenir de ses nouvelles : résultat négatif. Malade et épuisé, il s'était rendu aux autorités.

Dans ce petit village, nous étions de quinze à vingt prisonniers français à cultiver la terre, assez riche d'ailleurs dans cette région. Nous étions en contact direct avec la population. Entre nous» prisonniers français, existait une grande camaraderie mais avec les Allemands, le climat était plutôt tendu. Quand on se plaignait de la longueur de la captivité, ils nous répondaient : "C'est bien vous qui nous avez déclaré la guerre le 3 septembre ?" Que répondre ? Nous faisons un peu de résistance moralement quand nous leur disions qu'ils allaient perdre la guerre. Parfois cela allait plus loin quand un prisonnier mélangeait' un peu de limaille de fer à la graisse pour lubrifier les roulements de la batteuse.

Puis vint la retraite de Russie et l'avance des Soviétiques jusqu'au bord de l'Oder. Le 23 janvier 1945, on entendait gronder le canon à l'est. A midi le maire du pays passe dans les maisons pour dire aux habitants de se préparer à évacuer à la tombée de la nuit,

Il aurait fallu un coeur de pierre pour ne pas s'apitoyer sur le sort de mes patrons. En effet, la veille, mon patron qui avait été blessé par une grenade sur le front russe» était revenu chez lui, aveugle. Il a fallu préparer le chariot dans lequel j'ai entassé de la farine, de la viande de porc, du pain, les bijoux de' la famille, tout ce qu'il y avait de précieux. Il a fallu encore fabriquer un attelage pour mettre une calèche en remorque au chariot. Dans la calèche sont montés la femme, la belle-mère de mon patron, sa fille âgée de six ans et lui qui n'y voyait plus.

A la nuit tout le village est parti, en convoi, en direction du sud. Il faisait très froid, moins vingt degrés. Il y avait de la neige. Les chevaux peinaient pour tirer les chariots dont les roues crissaient sur la neige gelée. Pas un nuage, un clair de lune éblouissant. Ce qui m'a le plus frappé et dont je garderai toujours la vision, c'est un grand rond autour de la lune, comme une voie lactée» et dans ce rond comme une sorte de croix avec l'astre au milieu. J'ai demandé à des gens âgés du groupe ce que cela signifiait. Ils m'ont répondu que c'était le signe de grands malheurs et qu'ils avaient déjà vu ce phénomène en 1918,

Je n'ai accompagné le convoi qu'une nuit. Le lendemain je me suis mis avec un commando de prisonniers français. Ils évacuaient, eux aussi» les rives de l'Oder, Je me suis joint à eux» avec quatre de mes camarades car je craignais que les avions russes bombardent les colonnes de civils. Par la suite j'ai regretté ce geste. Le groupe que j'avais rejoint n'a été libre que trois ou

quatre jours. Ensuite nous avons été repris en charge par des soldats allemands et plus ou moins malmenés.

Après cela nous avons fait un parcours de 550 km, à pied bien sûr» à travers les provinces de Silésie, de Saxe et de Thuringe. Nous couchions, soit dehors : terrains de sport ou parcs à bestiaux, soit dans des usines désaffectées, des granges ou des hangars à paille, toujours sous la garde vigilante de soldats allemands armés.

Le ravitaillement n'arrivait pas tous les jours. Parfois nous avions un demi-litre de soupe de choux ou de légumes et souvent de la pulpe de betterave à sucre cuite à l'eau. En principe on avait un pain de seigle de 1,5 kg pour huit avec une boîte de poisson pour neuf ou un peu de margarine. Nous étions environ mille hommes à vivre ainsi.

Du 28 février au 10 mars nous restons dans un camp : le stalag IX C à Bad Sulza, en Thuringe. Pendant dix jours nous dormons dans une usine désaffectée, si serrés que nous ne pouvons pas nous étendre, dans une saleté et une poussière effroyables. Puis nouveau départ à pied pour aller travailler en commando en direction de l'ouest, Nous avons encore parcouru 115 km. Lorsque nous nous asseyions pour une petite halte nous avions tous des vertiges au moment de repartir tellement nous étions affaiblis. Les derniers km ont été parcourus en train, un trajet de deux heures et demie pour arriver enfin dans un 'commando où il y avait déjà vingt Français.

Je suis à nouveau dans une ferme où de braves paysans, un couple déjà âgé, sont, avec moi, d'une gentillesse exceptionnelle. Ils me considèrent comme leur fils, sans pourtant me connaître. Il faut dire qu'ils sont démoralisés n'ayant aucune nouvelle, depuis trois mois, de leurs trois fils mobilisés.

A partir du 20 mars nous entendons toujours tonner le canon. Les alertes se répètent. Le grondement se rapproche de jour en jour, venant de l'ouest. Enfin le mercredi 4 avril» à 14 h 30, passe sur la route une colonne de sept ou huit blindés américains suivis d'une multitude de jeeps. Nous n'avions encore jamais vu ce véhicule. Aucun coup de feu n'a été tiré parce qu'un grand drapeau blanc avait été hissé par les autorités du village au sommet du clocher. La plupart des fenêtres ont aussi des drapeaux blancs.

Tout le monde est heureux, même la population civile qui en a assez de cette longue guerre. Les prisonniers français sont émus devant leur local. Un gars de chez nous entonne la Marseillaise que tout le monde reprend à pleins poumons, dans un garde-à-vous impeccable,

Aussitôt après nous apprenons qu'un Allemand nazi a promis de faire sauter notre "Lager" (local) alors, à la tombée de la nuit, nous veillons. Il y a même un tour de garde établi jusqu'au jour.

Le jeudi 5 avril, dans la matinée, un autre groupe de dix blindés traverse le village sans s'arrêter. Vendredi 6 ; nous allons travailler dans nos fermes respectives en attendant l'armée américaine qui arrive l'après-midi.

En une demi-heure, les soldats américains font évacuer les maisons qui leur plaisent pour s'y installer et ne ménagent pas du tout la population. Ils fouillent les caves et réquisitionnent les vins ou liqueurs sous la conduite des prisonniers français qui sont là depuis longtemps et qui connaissent les bonnes maisons,

Il nous est interdit de travailler, nous allons à la ferme seulement pour manger. Des soldats américains nous ont amené un poste de T.S.F, pris chez un Allemand et nous prenons beaucoup d'informations venant de France. La radio nous donne des indications concernant les prisonniers français : "Restez groupés, ne prenez pas la route isolément". Nous patientons donc mais nous trouvons le temps long et nous avons hâte de retrouver la France.

Samedi 21 avril nous réquisitionnons un paysan avec un chariot et ses chevaux pour nous emmener à une quinzaine de kilomètres. Puis nous sommes pris en charge par la police américaine qui nous embarque dans des camions jusqu'à Mayence où il y a un centre d'accueil pour les prisonniers. La ville de Francfort est entièrement démolie, rares sont les maisons habitables. Nous arrivons à Mayence, entièrement détruite aussi, surtout avant de traverser le Rhin* Plus de ponts debout. Nous ressentons un soulagement après avoir traversé le fleuve. On se sent un peu séparé de l'Allemagne.

De Mayence, nous allons en train jusqu'à Thionville où je dois accomplir les formalités pour le rapatriement. Je suis à Thionville le jeudi 26 avril 1945. La route du retour est longue puisque je n'arrive à Montbrison que le 29 avril 1945.

Jean Chambon

BIBLIOGRAPHIE FOREZIENNE

Parutions récentes :

- Les deux premiers tomes de la Grande Encyclopédie du Forez et des communes de la Loire (cinq tomes) viennent de paraître (ed. Horvath, Z.I. les Etines, 42120 Le Coteau), sous la direction de Gilbert Gardes, chargé de recherches au C.N.R.S. Ouvrage collectif auquel ont collaboré 74 chercheurs. Une somme, un ouvrage de référence.
- R. Bouillier : La vigne et les hommes en Côte roannaise (1984), 148 p. et Le diable et les êtres fantastiques dans la littérature et les croyances foréziennes (1984), 36 p., Centre forézien d'ethnologie, Musée Alice Taverner, 42820 Ambierle. Deux excellentes études d'ethnologie et d'histoire que nous recommandons spécialement à nos lecteurs.
- Chroniques historiques d'Ambert et de son arrondissement (bulletin annuel du Groupe de recherches archéologiques et historiques du Livradois-Forez, 1985), 82 p. Ce numéro présente des articles d'archéologie, d'histoire et de numismatique. Signalons en particulier : Le prêche protestant de Pailhat (P.-de-D.) et la Révocation de l'Edit de Nantes par Th. Remuzon, le Catalogue des signatures de potiers découvertes en Livradois-Forez par J. Gagnaire, Le temps des loups en Auvergne et dans le Livradois-Forez par G. Hémeret, et bien d'autres articles... (s'adresser à J. Gagnaire, Av. de Minard, 63600 Ambert).
- C. Ruëneuve et R. Garnier : La chanoinesse de Goutelas (1985), 160 p. Les auteurs font, à partir de documents originaux, revivre l'étonnante figure de Eugène-Félicité-Marie-Jeanne du Cros Papon de Montmars, fille de Philippe du Cros Papon de Montmars, seigneur de Goutelas, mort fusillé à Feurs en 1794 et de Françoise La Chasse ; les habitants de Marcoux appelaient "la chanoinesse de Goutelas" cette héritière de l'illustre famille des Papon.
- Jacques Poirier : Un fleuve en 1840 : la Loire (Albin Michel, Jeunesse, 1985). Cet album, en principe destiné aux enfants, intéressera aussi tous les Foréziens par la qualité documentaire de son texte et de son illustration. A travers l'histoire du jeune Nicolas, embarqué sur la Loire à Saint-Rambert, cet album est une passionnante étude de la navigation sur notre fleuve au XIX^e siècle. La première partie, notamment, évoque la construction des "sapines" à Saint-Rambert, le transport du charbon sur le fleuve, les dangers de la navigation, la "manoeuvre aux bâtons" des marinières. Le récit nous mène ensuite jusqu'à Nantes. Achetez ce livre à vos enfants ou petits-enfants... ou pour vous. Vous ne le regretterez pas.
- Louis Pize : Pages choisies, préface de Raoul Bécousse, Michel Evieux et André Pastré. Photos de Francis Delorge (1985, 283 p.). Louis Pize (1892-1976), poète lyonnais, a aussi écrit sur le Forez et fut l'auteur de Forez-Velay (collection les Beaux Pays, Arthaud, 1953). Ses amis ont eu l'heureuse initiative de rassembler quelques-uns de ses meilleurs poèmes et de ses textes en prose, dans une belle édition (en vente dans les librairies lyonnaises ou s'adresser à M. Michel Evieux, Lycée du Parc, 69006 LYON).

Les auteurs ou les éditeurs qui souhaitent voir mentionner leurs livres dans cette rubrique peuvent nous écrire, nous faire parvenir un bulletin de souscription ou un exemplaire de leur ouvrage. Les lecteurs qui ont aimé tel ou tel livre consacré au Forez, et que nous n'aurions pas cité, peuvent aussi nous écrire.